

Mouchette

Gertrude Sabourin

Number 51, December 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sabourin, G. (1967). Review of [Mouchette]. *Séquences*, (51), 56–59.



MOUCHETTE

Gertrude Sabourin

"Vous pouvez vous fier à moi. Je les déteste, je leur tiendrai tête à tous."

Parole de confiance et de défi. Une des rares répliques de Mouchette, l'adolescente "sauvage" du dernier film de Robert Bresson. Résolue à "faire face" au monde

médiocre et cruel qui est le sien, "petit héros dans le civil", Mouchette s'achemine vers son destin, refusant les réalités qui sont en contradiction avec son intransigeante authenticité.

De Bernanos à Bresson, de l'Artois à la Provence, c'est la même

détresse, la même solitude, dans les mêmes circonstances extrêmement violentes et dures.

Pour interpréter Mouchette, Bresson choisit une petite fille qui n'a rien d'une actrice. Par un lent travail de concentration, il soumet son "modèle" à une mécanique exigeante. La répétition des paroles et des gestes va provoquer ce quelque chose, inconnu à l'avance, et dévoiler le mystère de l'être. "Quand le choix du modèle est juste, écrit Bresson, la psychologie se fait toute seule et je me corrige à elle." C'est en étant le plus elle-même que Nadine Nortier est vraiment Mouchette.

De l'auteur du *Journal d'un curé de campagne*, en 1951, André Bazin écrivait: "... sa fidélité est la forme la plus insidieuse, la plus pénétrante de la liberté créatrice". Ce jugement n'a rien perdu de sa valeur avec l'adaptation de *La nouvelle Histoire de Mouchette*. Bresson est un créateur en pleine possession de ses moyens d'expression.

"C'est la composition qui fait le film", dit-il.

Du *Journal de Bernanos*, il ne retenait que l'itinéraire spirituel du curé. Pour peindre l'aventure intérieure de Mouchette, il explicite, par des scènes complètes, certaines évocations du roman, puis il crée

de nouvelles séquences qui apparentent son film à une oeuvre musicale.

Qui veut entrer dans un film de Bresson doit être attentif aux premières images, aux premiers signes. *Mouchette*, comme *Le Procès de Jeanne d'Arc*, débute par un bref prélude. Dans une église quasi déserte, une femme — que nous reconnaitrons pour la mère de Mouchette — dit son angoisse de quitter les siens, consciente du mal qui lui pétrifie la poitrine. Le Magnificat de Monteverdi transcende ce pressentiment et laisse planer une espérance sur cette sombre réalité. Puis c'est le braconnier Arsène qui tend ses collets, surveillé par son rival, le garde Mathieu. Création pure de Bresson, cette scène aura son répondant dans le massacre des lièvres, sous les yeux de Mouchette traquée par le vilage tout entier. Des scènes de la maison, de l'école, du bistrot, de la fête foraine, éclairent la condition misérable de Mouchette et son hostilité murée dans le silence.

Bresson cueille les éléments bruts de la réalité, images et sons, il n'en conserve que le trait simple qui, mis en rapport dans la continuité filmique, atteint à une vérité humaine bien plus haute que celle des apparences extérieures. La litote bressonienne, face à l'emphase de Bernanos, remarquable en 1951,

apparaît aujourd'hui, à l'auteur lui-même, un peu trop littéraire. *Mouchette* est presque un film muet. Bresson gomme le texte, chaque fois qu'il le peut, au profit des images et des bruits.

"Monter un film, c'est lier les êtres par les regards", aphorisme qui rejoint cette pensée de Pascal chère à Bresson : "L'âme aime la main". Mains et regards sont les véritables protagonistes de ce film tragique. C'est un gros plan des mains d'Arsène préparant les collets et c'est un très gros plan de son regard pointé vers les perdrix qui attirent l'attention dès le début du film. Les mains tissent un destin et les regards observent les ébats de l'être traqué. Pauvre Mouchette, victime de ces regards sans amour : regards qui tuent par leur indifférence, leur curiosité, leur cruauté. Les pâles lueurs d'échange possible avec le jeune de l'autopiste et avec le contrebandier Arsène sont bientôt éteintes par des mains impitoyables. Mains du père qui giflent le sourire amorcé, mains d'Arsène qui violentent le corps sans défense de la naïve Mouchette. Au matin de la nuit tragique, les mains qui offrent ne donnent pas vraiment. Et Mouchette est seule, regards butés et mains sans emploi.

"Le bruit creuse l'image".

L'itinéraire de Mouchette est

ponctué de bruits qui donnent aux images une profondeur bien supérieure à celle que peut atteindre la mise en scène la plus réaliste. Cris et rires des camarades de classe, bruits de camions, tintements de cloche, bruits du bistrot, de la fête foraine, pleurs du bébé, autant de signes qui créent la vérité de cette histoire d'images qu'est un film bressonien.

"Le bruit est plus évocateur que le mot".

Reportons-nous à ce moment du film où, dans sa cache de braconnier, Arsène dit à Mouchette : "Ecoule... Le cyclone". Seul le mot est prononcé. Un bruit insolite laisse toute liberté au spectateur d'imaginer, avec Mouchette, la violence du vent comme une bête qui se gonfle, un dragon". La comparaison du roman n'est suggérée que par la bande sonore, résultat du mixage minutieux de "dix sortes de vents". Exigence du cinéaste pour une efficacité plus grande que celle des mots.

L'économie des paroles rend plus évidente, en effet, l'irréductible incommunicabilité de Mouchette avec ceux qui l'entourent. L'expression gauche et négative de sa recherche des valeurs essentielles ne fait place à un élan spontané que dans la scène capitale de la nuit. La rencontre de M. Arsène, un adver-

saire des gens en place, un révolté comme elle, l'a soudainement réconciliée avec le monde et avec elle-même. Agenouillée auprès de lui, durant la crise qui le terrasse, elle chante d'une voix limpide et sans une fausse note. Cette cantate qui, à l'invincible espérance de Colomb, oppose le défaitisme d'un monde "vieux", comment aurait-elle pu la chanter avec ces adolescentes qui ont déjà renoncé à l'espérance, qui ont déjà renié leur liberté ?

Dans ce don qu'elle offre au demi-dieu étendu à ses pieds, Mouchette a la révélation de son aptitude à la communion. "M. Arsène, dit-elle, j'aimerais mieux me tuer que de vous nuire". Mais du moment de béatitude où elle a été portée, la fillette est brusquement projetée dans un moment de terreur. Le braconnier bafoue la jeunesse de Mouchette. Au hasard des propos qu'elle échange avec sa mère, elle est réveillée de son rêve trompeur. Il n'y a pas eu de cyclone. Elle cherche alors une nouvelle communion dans un élan de confiance vers sa mère: "Ecoute m'man". Les cris du bébé font échouer la tentative. Quand elle revient vers la mourante, il est trop tard. Son appel ne sera plus entendu. Personne n'est aux côtés de la jeune adulte pour lui faire vivre une aventure à la mesure de son âme.

Après avoir injurié son père, c'est sans aucun but précis qu'elle s'engage sur la route, mais la liberté farouche qu'elle a toujours senti frémir en elle, et qu'elle a défendue jusqu'à ce jour, elle l'assume encore pleinement aujourd'hui. Le silence qui baigne la rue principale n'est guère une attente, mais une habitude, un rite vidés de sens. Le message d'espérance et de joie dont la cloche se fait la porteuse chaque dimanche, les hommes ne l'entendent plus et Mouchette est victime de leur indifférence.

Mouchette aura beau mépriser la vieille sonneuse comme les autres personnes du village, elle n'échappera pas à la fascination de la mort. Elle n'a fait qu'attendre l'amour. La mort lui apparaît comme la révélation de ce bien suprême, ce bien "plus cher que la vie". Bresson s'explique: "Le suicide de Mouchette n'est pas vu par Bernanos, pas plus que par moi, comme une fin, mais comme le commencement d'autre chose." Le Magnificat de Monteverdi porte vers l'Eternel la soif d'absolu de Mouchette.

Bresson est conscient de l'univers atroce de ses films. Peut-on l'accuser de cruauté ? Parlons plutôt d'une profonde sympathie envers la détresse des jeunes, victimes de l'indifférence et de la cruauté des adultes "volontairement aveugles".